

Feuilleton du Pays du dimanche : Patourette

Autor(en): **Barancy, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 91

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257073>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Une souveraine

Une maison vient de disparaître à Paris à laquelle s'attache un des plus poignants souvenirs de l'histoire de ce temps. C'est là qu'une souveraine, qui, la veille encore, soulevait sur ses pas un peuple d'admirateurs, chassée de son palais par l'émeute grondante, tremblant pour sa liberté et sa vie, vint en larmes demander un asile.

Alors, un célèbre dentiste, le Dr Evans, l'habitait, qui, cet après-midi du 4 septembre 1870, devenait pour un instant l'hôte de l'impératrice, échappant à la révolution par la porte de l'exil....

On a dispersé le mobilier qui fut le décor de cette page qu'aucun historien n'a encore tracée, qu'aucun artiste n'a eu l'idée de peindre. Il est même assez particulier que, alors que nous allons si volontiers en pèlerinage sur les lieux où des événements décisifs ou tragiques s'accomplissent, il ne soit venu à la pensée d'aucun Le Nôtre — mais en est-il plus d'un ? — de chercher à retracer dramatiquement cette scène. Le fiacre à la porte, vulgaire et misérable ; l'impératrice en descendant, son élégance hautaine dissimulée sous un cache-pousière ; son arrivée sur le palier, son entrée dans la salle de consultation, son récit dans le cabinet du praticien et le bref colloque au cours duquel la fuite est décidée, cette fuite à Varennes, plus improvisée et plus heureuse.

On sait son départ des Tuileries, cent fois conté. On va passer par le Louvre. On a mille peine à trouver le passe-partout qui ouvre la porte de communication. On ar-

rive à la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Le prince de Metternich et M. Nigra vont à la recherche de la voiture du prince. Une poussée se produit. Un gamin a reconnu l'impératrice. M^{me} Lebreton devine le danger. Elle hèle un fiacre, prie la souveraine d'y monter et donne l'adresse de M. Besson, conseiller, faubourg Saint Honoré. Il est absent. Le marquis de Piernes, avenue d'Eylau, n'est pas rentré. Que devenir ? Chez qui frapper ?

— Il y a le Dr Evans, un Américain.

— Où vous voudrez, ma bonne Madame Lebreton.

La révolution a été si soudaine que le train-train familial de la vie n'en a pas encore été ébranlé. Les clients du dentiste sont venus en consultation tout comme un autre jour. Dans son salon d'attente, ils ignorent tout des événements. Et lorsqu'on introduit deux dames qui prennent place timidement, sur les sièges disponibles, nul ne doute qu'elles ne soient des clientes aussi. L'une des deux insiste près du valet de chambre pour être reçue par faveur ; le domestique hésite à déférer à sa prière et à déranger son maître.

Tout à l'heure, Madame, tout à l'heure.... Monsieur soigne une dame !

Cependant, après un temps assez long, on vient annoncer aux visiteuses que le docteur les attend dans son cabinet.

Sa Majesté chez lui !

En quelques paroles fiévreuses, il est rapidement mis au courant. Le peuple a envahi les Tuileries.

La souveraine n'a eu que le temps de s'enfuir pour échapper à la brutalité de la foule.

sait plus trois mots à lui dire quand il se trouve seul avec elle. Il a l'air d'un niais. Ah ! bien ! il est loin le temps où il ne cherchait qu'à la tourmenter et je suis sûr qu'il n'oserait plus, même en riant, l'appeler Laide même une seule fois.

— Pas vrai, Fiston ? lui demanda-t-il un jour, aussi bien pour le taquiner un peu que pour en avoir le cœur net, pas vrai que tu n'oserais plus, au jour d'aujourd'hui, appeler Laide notre patourette ?

Cette question adressée à brûle-pourpoint à Toinou au moment où il rentrait des champs pour le repas de midi, et pendant que la jeune fille achevait de dresser le couvert sur la table de noyer, parut les embarrasser autant l'un que l'autre. Elle devint rouge comme une cerise et il pâlit sous le hâle de son teint.

— Eh ! quoi donc ? reprit le brave homme, tu ne me réponds rien, Toinou ?

— Et Trochu ? Madame, demande le docteur....

Trochu ! L'impératrice a un sourire de dégoût et de pitié. Le matin même, en lui baisant la main, il l'assurait de son dévouement à l'empire et à sa personne.

— Je m'adresse au gouverneur de Paris, lui avait-elle dit. Que dois-je faire si les Tuileries sont envahies ?

— Cette éventualité ne peut pas se présenter, avait-il répondu avec la plus grande énergie. Il est impossible qu'on vous approche ou qu'on vous joigne. Avant cela, on aura passé sur mon corps !

Cette promesse faite, les événements prévus s'accomplirent. Les ministres étaient accourus, conjurant la régente de s'éloigner. Piétri était venu lui dire qu'il n'y avait plus un moment à perdre. Et le général Trochu ? Pas une seconde, il ne s'était inquiété de savoir ce qu'il était advenu de celle qu'avec tant de feu il avait juré de protéger.

L'heure n'était pas aux récriminations ; il fallait agir. L'essentiel était de savoir d'abord la véritable situation. M. Evans, sous le prétexte de troubles graves qui venaient d'éclater, renvoyait ses clients et allait au dehors s'informer.

— Il y a un fiacre en bas, lui dit Mme Lebreton, dont le cocher n'est pas payé. Sa Majesté était partie sans argent et moi aussi.

M. Evans sortit, régla le cocher qu'il trouva debout sur le siège ; gagné par l'émotion, il faisait de grands moulinets au cri de : Vive la République ! Le docteur poussa une reconnaissance vers le centre, s'enquit et revint.

Il apprit à la régente que, sans effusion de sang, un gouvernement provisoire était proclamé.

— Non, père, répliqua-t-il ; je ne saurais certainement la qualifier de la sorte, parce qu'elle ne le mérite pas, dit-il en regardant Laide dont les yeux de lumière restaient obstinément baissés sur les assiettes à fleurs peintes alignées sur la table.

— A la bonne heure, garçon ! à la bonne heure ! Moi, continua-t-il en s'adressant à la jeune fille et en posant sa main sur son épaule, je t'ai, ma parole, toujours trouvée avenante, même le premier jour quand tu portais, te souviens-tu ? ton châle jaune et ta cape verte. Tu avais douze ans et voilà que tu en as dix-sept. Tu es une bonne fille, travailleuse et douce, petite Laide ; je suis content de te le dire, et j'espère bien pouvoir te le répéter dans autant d'années que tu en as déjà passées ici.

— Je vous remercie bien, maître Bladaneu, répondit-elle, et moi j'espère mériter

Feuilleton du Pays du dimanche 4

Patourette

par Jean Barancy

A partir de ce jour, Théodore Bladaneu et les gens du village constatèrent un changement notable dans les manières aussi bien que dans le caractère de Toinou. Il travaillait plus régulièrement, était presque docile et ne parlait jamais brutalement à la petite Laide. Mais, chose au moins singulière, à mesure que les mois et même les années se passèrent il semblait devenir devant elle d'une timidité dont l'expression amusait fort son père.

— Ce garçon est extraordinaire, disait-il quelquefois à ses amis : voici que Laide lui fait peur maintenant, à ce point qu'il ne

— Et Trochu ?...

— Il en est membre.

Malgré son aspect débonnaire, cette révolution était capable de représailles contre la femme que la légende présentait déjà comme l'auteur de cette guerre : son nom volait de bouche en bouche, accompagné d'outrages. Il était indispensable d'assurer sa fuite d'urgence et dans le plus grand secret.

Le Dr Evans dit à ses domestiques que ces deux dames étaient des étrangères, dont l'une des deux, affligée d'une maladie nerveuse, exigeait les plus grands ménagements. Il allait lui-même l'emmener hors de Paris.

Il ordonna d'atteler, l'installa dans sa voiture que les gabelous connaissaient bien. Il fit signe aux gardes que la personne qu'il avait avec lui avait l'esprit dérangé. Les gardes saluèrent respectueusement et se retirèrent.

A Mantes, on s'arrêta. On demanda à un hôtelier une chambre écartée, pourvue de volets bien clos, pour la malade, qui jouait d'autant mieux son rôle qu'elle détaillait d'angoisse et de douleur. Le Dr Evans détourna les curiosités en disant mener sa malade dans un château voisin : il désigna le château. En route, l'impératrice feignit un accès et déclara vouloir aller ailleurs.

— Ne la tourmentons pas, dit à mi-voix le dentiste au conducteur ; rebroussons chemin, revenons en ville.

L'on dut atteler une nouvelle voiture qui alla à Deauville, où M^{me} Evans prenait ses eaux.

Plus heureuse que Marie-Antoinette, nulle part l'impératrice ne fut reconnue. La souveraine était hantée par le souvenir de Varennes. Obstinément, son esprit y revenait. Mais tout marcha à souhait. Les paysans ignoraient, ou à peu près, la révolution accomplie, et l'idée ne leur venait point que cette belle personne dolente, c'était leur souveraine qui s'enfuyait.

A Deauville, la petite troupe harassée arriva chez Mme Evans. Elle y retrouva le repos nécessaire. Ce n'était que la première partie de ce douloureux exode. On avait quitté Paris, il fallait quitter la France, et le télégraphe fonctionnait, qui donnait l'ordre d'arrêter la fugitive.

Deux yachts étaient à l'ancre dans le port. Le docteur et un ami demandèrent au propriétaire de la *Gazette*, sir John Burgoyne, s'il ne consentirait pas, en galant homme, à accepter l'impératrice à son bord. Il refusa, puis se laissa convaincre, à la condition que l'impératrice ne viendrait à son

toujours votre confiance et vos bonnes paroles.

* * *

Cependant un mois à peine s'était écoulé après cet incident, que Laïde, choisissant le moment où le bonhomme se trouvait seul dans la salle basse, s'approcha de lui et, d'une voix un peu tremblante, lui avoua qu'elle était obligée de le quitter parce que ceci, parce que cela...

Elle n'en finit pas d'énumérer ses raisons, toutes plus embrouillées les unes que les autres.

Maître Bladaneau la laissa bien parler et parut, malgré ce qu'il lui avait dit dernièrement, rester si indifférent à l'idée de la séparation que la jeune fille sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Je ne te croyais pas menteuse, Laïde, finit-il par répondre et, dans tout ce que tu

bord qu'au moment de partir. C'était prudent ; les soupçons prenaient corps. La souveraine et Mme Lebreton s'embarquèrent en hâte. Une tempête s'éleva, l'une des plus terribles que ces parages eussent jamais vues. Un navire, dans cette tourmente, au moment même, disparaissait, dont le capitaine était précisément le fils de sir J. Burgoyne.

Les deux voyageuses se tenaient dans leurs cabines. L'impératrice pria. Vers minuit, la tempête s'apaisa. A 3 heures, le yacht qui portait la femme de César et son infortune entra dans le port. Le même jour, les fugitives gagnaient Brighton. Là, le Dr Evans apprit que le prince impérial était à Hastings. La souveraine insista pour s'y rendre le soir même. Depuis longtemps, la mère et le fils ignoraient leur sort respectif. Ce que fut cette entrevue ? Toute description serait au-dessous de la grandeur tragique de cette étreinte !

La maison qu'on abat, jusqu'à hier, a dit le passé. Elle était devenue, par une ironie du sort, l'hôtel où la République, héritière de ce régime qui fit de Paris l'auberge du monde, mettait assez modestement les rois, ses visiteurs en garni !

~~~~~

## GELLES QU'ON CHASSE

Le régiment arrivait à l'étape.

Comme un long serpent, il déroulait ses plis sombres sur la route pavée, entre deux lignes de tilleuls et d'ormeaux que les premiers baisers de l'automne avaient dépouillés en partie et rouillaient par places. De la tête à la queue de la longue colonne, on chantait, par habitude, pour enlever le pas et, sans doute, pour narguer le temps, car il pleuvait à torrent.

Les hommes étaient trempés jusqu'aux os ; leurs visages ruisselaient sous les visières des képis transformés en gouttières et la boue maculait le pantalon garance, retroussé au bas, sur les godillots remplis, où les pieds clapotaient.

Et dans cette tenue lamentable, les yeux des soldats restaient rieurs, et leurs lèvres sonores, interprètes d'âmes insouciantes, jetaient un chant, dont la plainte immense et nue répétait l'écho adouci.

La tête de la colonne atteignait la cime de la côte. Soudain, à droite, apparut un monument, sorte de chapelle à la porte précédée de trois marches, sur lesquelles des couronnes funéraires s'entassaient, aux perles

viens de raconter, il n'y a pas, sauf que tu désires partir, trois mots de vrais ; ne m'interromps pas ; écoute-moi attentivement au contraire. Tu veux partir parce que... tant pis, si je t'effarouche, ma mie ! parce que... tu aimes Toinou. Ne m'interromps pas, que je te répète. Jure donc le contraire, pour voir ?

Elle tortura nerveusement un coin de son tablier, mais ne souffla mot.

Au même instant, ayant entendu marcher dans la cour, maître Bladaneau ouvrit la porte de la salle basse, aperçut son fils et l'appela.

— Voici notre pâtouze qui nous quitte, lui dit-il dès qu'il fut entré ; souhaite-lui donc bon voyage avant de la laisser partir.

Toinou regarde alternativement la pâtourette qui n'osait lever la tête, et son père, mais il resta muet comme la jeune fille,

brillantes sous l'ondée, lavées, rajeunies, belles comme aux premiers jours où des mains pieuses les y déposèrent ; offrande suprême qu'on renouvelait tous les ans.

Au-dessus, dans le mur de pierre blanche, on lisait :

*Aux soldats français morts pour la patrie.*

Suivaient des noms et, plus bas, une date néfaste :

1870.

Brusquement, sans que personne en eût donné l'ordre, les chants cessèrent et un silence lourd tomba :

— Portez arme ! jeta une voix.

Sérieux, rapides, les soldats exécutèrent le mouvement et passèrent émus et muets. Les officiers saluaient de l'épée. Et tous regardaient ce monument du patriotisme et du souvenir, planté comme une leçon du passé sur le bord de la route.

Le chemin dévalait maintenant.

À droite et à gauche, des maisons bordaient la route de Flandre, et le gros bourg de B..., à quelques lieues de Paris, allongeaient ses habitations sur 1500 mètres de parcours, jusqu'au passage à niveau, à la sortie de la gare.

C'est là que le régiment devait séjourner quarante huit heures et trouver place au feu et à la chanfelle, au feu surtout dont il avait tant besoin.

Les premières compagnies, parvenues devant la mairie et l'église, s'arrêtèrent, mirent l'arme au pied et attendirent. Il pleuvait à flots sur la troupe impassible. On distribua les billets de logement et les soldats s'éparpillèrent à la recherche d'un gîte.

Mais les maisons remplies, bondées d'hommes, il restait encore une compagnie et demie sans abri. Le colonel donna l'ordre de dresser les tentes dans un champ voisin.

Tous ces laissés pour compte s'exécutèrent.

Mais quel travail sous ce déluge !

Le sol, profondément détrempe, céda sous les pieds des soldats qui enfonçaient jusqu'aux mollets dans cette argile molle et collante, où quelques-uns laissaient leurs chaussures. C'étaient des glissades, des chutes, un grouillement dans des flaques et de la boue. Le sol devenait liquide. Mais, bah ! on riait et les loustics avaient beau jeu.

Seulement, les piquets des tentes ne trouvant pas de prise dans cette glaise en bouillie, la toile, insuffisamment tendue, se creusait, bientôt remplie de pluie et s'affaissait, ensevelissant les troupiers comme sous un suaire. On recommençait gaiement, mais sans plus de bonheur.

tandis qu'un frémissement faisait trembler le coin de ses lèvres.

— Je vous félicite ! s'écria le fermier. Si la parole est d'argent, le silence est d'or, et je vois, mes enfants, que vous en connaissez la valeur. Au moins, serre-lui la main, à cette petite, avant qu'elle s'en aille. Elle est quasi comme de la famille depuis le temps qu'elle habite sous notre toit et, vrai, ça m'endouille de la voir partir.

— Mais... habutia Toinou, à cause donc qu'elle veut s'en aller ?

— Y paraît qu'elle a trouvé une meilleure place.

— Ah !... fit-il. Alors tu n'as aucune amitié pour nous ? lui demanda-t-il, tellement ému que les mots sortaient avec peine de sa gorge contractée.

— Bête ! reprit son père. Voilà que tu la fais pleurer à présent !

(La fin prochainement.)